

Ceci n'est pas un président

Elijah Baron

Numéro 197, décembre 2020

Les mises en scène du pouvoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baron, E. (2020). Ceci n'est pas un président. *24 images*, (197), 10–13.

Ceci n'est pas un président

PAR ELIJAH BARON



Le sacre de Napoléon de Jacques-Louis David (1805-1807)



1 Assermentation de Donald Trump (20 janvier 2017) →

Ou : comment j’ai appris à ne plus m’en faire et à aimer les figures du pouvoir.

Quelque part en chemin, on s’est fait avoir par les images. Interrogez qui vous voudrez sur le sacre de Napoléon et on vous décrira la scène comme si on y avait assisté. Qu’importe si l’ineffaçable tableau de Jacques-Louis David, aussi magistral soit-il, constitue une œuvre de propagande. Les dictateurs du début du XX^e siècle l’avaient bien compris : le cinéma offre à cet égard des possibilités plus pernicieuses encore que les autres arts. « L’art est long, la vie est brève. » Que vaut, après tout, à côté de l’image vivante, la réalité si vite périmée des faits ? Qui d’autre aujourd’hui qu’un cinéaste pour faire ressortir les vérités mythiques des événements, pour produire de l’ordre à partir du chaos, pour donner naissance à une mémoire collective ancrée dans les sens ? Si les figures du pouvoir à travers lesquelles se construit le récit de l’Histoire aident à structurer notre identité et notre rapport à la civilisation, ces individus n’existent réellement qu’à partir du moment où ils sont mis en scène, et donc sublimés dans une dimension imaginaire.

De fait, à un moment donné, les images ont pris le pouvoir. Elles se sont libérées des écrans grossissants des salles de cinéma (surtout en 2020), et des postes de télévision dont la programmation schizophrénique juxtapose depuis des décennies la fiction grossière aux faits documentés, par souci de pur divertissement. En proliférant sur de multiples plateformes, les images se sont démocratisées, offrant à l’internaute différents moyens de fantasmer sa propre mise en scène du monde. Non contentes d’être contenues, que ce soit dans les bulles idéologiques propres à notre époque, ou dans les domaines traditionnels de la réalité et de la fiction, les images sont restées en dialogue constant, se réimprovisant ou se parodiant sans cesse dans une relation autoréférentielle de plus en plus manifeste. Enfin, de par l’omniprésence de la télévision, les images ont commencé à exercer une influence démesurée sur le commerce et la politique, transformant les joutes électorales en campagnes de promotion dignes du lancement de produits de grandes marques. Les vidéastes et photographes officiels de la Maison-Blanche vous le diront : la politique ne parle plus que le langage des images, et l’exercice du pouvoir est maintenant inséparable de sa représentation.

Le vrai et le faux à l’ère Trump ont généré toute une problématique. Bien que le « président des États-Unis d’Amérique » soit sur le point d’être relégué dans les coulisses de l’Histoire, aucun retour en arrière n’est désormais possible. Donald Trump semble avoir achevé de désacraliser la figure présidentielle en Occident. Le processus

était déjà en cours : tous les présidents américains depuis Jimmy Carter, excepté peut-être George Bush père, étaient qualifiés de postmodernes en raison du rapport ironique qu'ils entretenaient avec leur poste, ainsi qu'avec leur propre représentation dans les médias. Ceux qui ont vu le sketch où Barack Obama interprétait Daniel Day-Lewis dans le rôle de Barack Obama, ou encore ceux qui ont entendu Trump citer un adversaire de Batman dans son discours d'assermentation, savent combien la politique actuelle peut être contaminée par la fiction. Or, lorsque la déconstruction des personnalités politiques amène à une remise en question des piliers de la démocratie, particulièrement des concepts liés à la vérité, on finit par se demander : et si le cinéma faisait partie du problème ?

« Fournissez-moi les images, je vous fournirai la guerre. » Cette phrase attribuée au magnat de la presse William Randolph Hearst, dont une variante sera plus tard immortalisée par Orson Welles dans *Citizen Kane*, comporte peut-être un élément de réponse : l'intention génère le sens. Que de masques revêtent à l'écran les figures du pouvoir, se pliant aux volontés des auteurs ! C'est que le cinéma, quand il ne sert pas d'arme aux propagandistes, peut aussi être le plus grand réparateur de torts, le plus bel outil de guérison. Tournés en dérision à l'écran, les tyrans y sont privés du pouvoir d'inspirer la terreur ; ou encore humanisés, comme Adolf Hitler dans *La chute*, pour nous amener à reconnaître en eux des semblables. Les élus passent enfin aux aveux, répondant à notre besoin cathartique de pardonner ; ou bien apparaissent meilleurs que nature, par contraste avec le réel, pour proposer comme moyen de fuite des idéaux incorruptibles, et nous permettre d'imaginer un monde politique plus sain et visionnaire.

Mettre de l'avant l'individualité et l'humanité face aux mécanismes politiques corrompus suite à l'effondrement des grands idéaux, tel est l'un des objectifs de ce dossier, qui profite d'un moment de transition exceptionnel dans l'histoire contemporaine des États-Unis pour amorcer une réflexion quant aux fonctions et aux dérives de la représentation du pouvoir. À l'heure où tombent les statues, c'est l'occasion de poser sur plusieurs filmographies, dont celles de Denys Arcand, de Nanni Moretti, d'Alexandre Sokourov ou d'Oliver Stone, un regard qui ouvre sur les problématiques du moment ; mais aussi de retracer les évolutions de la figure du pouvoir, en commençant par l'image d'archives réinterprétée par le montage, avant d'aboutir aux horizons incertains des mêmes et outils numériques issus d'une culture Internet bouillonnante. Enfin, devant l'index qui clôt le dossier en répertoriant 80 films sortis entre 1933 et 2020, il est difficile de ne pas prendre soudain la mesure des archétypes et récurrences dont foisonne notre histoire, en lisant dans nombre de portraits une série d'avertissements face auxquels on serait trop souvent restés sourds. On ne peut pas dire qu'on ne nous avait pas prévenus.



↑ Habemus Papam de Nanni Moretti (2011) → Le Soleil de Alexandre Sokourov (2005)

